

JÁNOS HORVÁTH

7. oct. 1911 — 3. fév. 1977.

Au nom de l'Université Eötvös Loránd, de la Société des Etudes classiques, du Comité de la Philologie classique et du Comité des Etudes médiévales de l'Académie des Sciences de Hongrie, et au nom de ceux qui cultivent la philologie classique et médiévale, grecque et latine, je dis mon dernier adieu au professeur János Horváth,* docteur ès lettres, représentant illustré de la philologie médiévale. En sa personne, le médiévisme hongrois a perdu l'un de ses spécialistes les mieux formés et ayant les plus larges connaissances, et dont le décès représente une perte pénible pour chacun de ses collaborateurs, des disciples et pour tous ceux qui travaillent dans la même branche de la science. Le savant étant aussi un homme, ne peut, lui non plus, éviter le sort commun pour chaque homme. Mais son activité, sa production scientifique, son influence, et ce qu'il avait fait ou ce qu'il avait manqué de faire, dépassent les limites d'une existence, et s'intègrent et restent intégrés à notre conscience, et à notre vie sociale. Donc, notre adieu ne s'adresse qu'à ce qui est temporel dans l'homme, l'oeuvre du savant, nous continuons à l'évoquer et à la garder.

La carrière scientifique de János Horváth était le sort heureux et tragique du savant: heureux en ce qu'il pouvait consacrer toute sa vie à ses recherches scientifiques qu'il aimait, tragique aussi, en ce qu'il ne lui était jamais donné de trouver les cadres organisationnels, parmi lesquels son activité scientifique aurait pu se développer, en fonction de ses capacités. Il n'a pas laissé la voie ouverte par Jenő Ábel, József Huszti, chercheurs éminents de la littérature médiévale en Hongrie, quand, en adoptant les méthodes de la philologie du latin classique, il avait commencé, en 1941, avec sa thèse de doctorat, «L'évêque Calamus et la Vita Attilae», sa carrière scientifique. Ses connaissances en matière de philologie et de paléographie, furent complétées en 1941-1942, à Munich, chez Paul Lehmann, qui fut, à l'époque, un spécialiste éminent de la philologie médiévale.

* Discours funéraire prononcé le 14 février 1977, au cimetière de Farkasrét, lors des funérailles de János Horváth.

Son traité sur «Les Sources de Commentaire d'Andreas Pannonius sur les Cantica Canticorum» témoigne d'une compétence et d'un esprit mur, et montre en même temps que son cercle d'intérêt embrasse celui de l'humanisme également. Sa personnalité de savant est caractérisée par une profondeur étendue, l'étude détaillée des sources, une logique rigoureuse, et un esprit lucide, à quoi s'ajoutent encore un dévouement ascétique et le fait d'être intérieurement comme uni avec l'objet de sa recherche, traits caractéristiques dont un vrai savant ne peut pas se passer. C'est ainsi qu'il pouvait s'identifier, au niveau spirituel, à l'objet de ses recherches, avec Andreas Pannonius, «joueur de l'épée de Hunyadi», avec «le supérieur chartreux, échoué à la suite d'une vie mouvementée, de Hongrie en Italie» et qui «après avoir changé l'épée contre la solitude de l'ordre, la *vita activa*, contre la *vita contemplativa*, trouve dans sa solitude des amis précieux et une société plus bavarde, découvrant pour lui des secrets... assis derrière une table modeste, il cause avec les prophètes, les apôtres, et les évangélistes... il contemple, au lieu d'un luxe artificiel, la beauté de l'immense univers... poursuit des études régulières sur des traités littéraires, — c'est là, la sagesse contemplative», écrit l'auteur de lui.

Oui, la sagesse contemplative et la découverte des secrets, déterminent l'*éros* du savant, tournant à ce temps-là ses regards vers les problèmes stylistiques de la littérature de l'époque arpadienne. Ce n'est qu'après de longues années de recherches, après la découverte de secrets que pouvait naître le manuscrit embrassant les résultats de ses recherches, poursuivies dans ce domaine et qui a servi, en 1948, de thèse de privat-docent universitaire. Mais l'habilitation, à cause de la suspension de la procédure, ne put avoir lieu. Ce n'est que plus tard, en 1952, qu'il devint candidat ès lettres.

Cette même année marque une autre date importante, même décisive de sa vie. Le Ministère de la Culture consentit à créer la Chaire de Philologie médiévale, au sein de la Faculté des Lettres de l'Université Eötvös Loránd, et la Faculté le présenta en même temps pour le titulariser professeur. Ce n'était une faute ni à lui, ni à la Faculté, ni à l'Université, ni même au Ministère de la Culture s'il ne devint pas professeur et si la Chaire de Philologie médiévale ne fut pas créée. Mais cet événement ne resta pas sans le blesser pour toute la vie et sans faire reculer les recherches médiévales dont les cadres organisés n'étaient toujours pas assurés.

Mais, par l'étrange ironie du sort, en 1954, deux années plus tard, son ouvrage, intitulé «Les problèmes stylistiques de notre littérature latine à l'époque arpadienne» lui valut le doctorat ès lettres, et, en 1955, le 3^e degré du prix Kossuth. Cet ouvrage resta le plus important dans toute son oeuvre, résumant et projetant ses recherches antérieures et postérieures. Théoriquement, le plus grand mérite de cet ouvrage était sa volonté d'adopter les méthodes de recherche stylistique, élaborées il y a longtemps par la philologie latine classique et appliquées à l'étranger même aux recherches médiévales, à l'étude de la littérature latine de l'époque arpadienne. Et qu'il voulait comprendre et interpréter les oeuvres littéraires latines de cette époque du point de vue de l'évolution sociale et historique. «En

franchissant le seuil d'une nouvelle époque de l'évolution sociale et historique, nos anciennes traditions historiques, orales et écrites, subissent, suivant les temps, de nouvelles appréciations historiques et critiques», dit-il, et il démontra, à l'aide d'une analyse minutieuse «comment la littérature écrite combat, dans une période ultérieure de l'évolution, la littérature écrite, reflétant les idées et les buts d'une période antérieure de l'évolution féodale». L'adoption de ces aspects et de ces méthodes apporta ses résultats dans quatre domaines: 1. le rapport des deux légendes de Gérard, 2. le style des récits d'Anonyme, 3. le problème d'auteur de l'Histoire des Huns, 4. la figure de l'évêque Nicolas, auteur de la Geste de l'époque d'André I.

Il était un savant circonspect, méfiant et scrupuleux, mais, une fois convaincu de la justesse d'une affirmation scientifique, il était prêt à la défendre. Ainsi, les discussions provoquées par son livre, l'ont mené à se débattre et à poursuivre ses recherches. Il a élaboré en détail sa théorie concernant l'évêque Nicolas, étant, d'après lui, l'auteur de la première Geste (1955), la valeur de source des légendes de Gérard (1957), ses idées concernant l'Histoire des Huns et son auteur (1963), ainsi que ses recherches d'Anonyme, surtout en ce qui concerne sa personnalité et sa culture (1966) et, finalement, ses vues sur les historiens de l'époque des Anjou (1971). Les problèmes d'Anonyme et la légende de Gérard seront repris en 1974, dans le cadre d'un traité. Pendant ce temps-là, il travaillait la plupart de son temps pour éclaircir d'autres questions importantes, dont celle des Hongrois noirs (1967), de l'histoire du Sermon funéraire (1970) et les institutions politiques turques de l'Etat hongrois médiéval (1970).

En 1962, il devint professeur d'université à la Chaire de Philologie latine de la Faculté des Lettres de l'Université Eötvös Loránd, son activité de professeur était partagée entre les latins classique et médiéval. A partir des années cinquante, il dut assumer de nouvelles charges: les travaux du Dictionnaire de la Latinité hongroise qu'il devait réorganiser et recommencer avec des moyens insuffisants et dans des conditions difficiles. Les blessures anciennes et récentes ainsi que le rythme tendu du travail, portèrent atteinte à son système nerveux. En 1966, il a quitté la direction des travaux de Dictionnaire de la Latinité hongroise et, malgré les supplications répétées, il ne voulait plus jamais la reprendre. Psychiquement, il se retira dans sa solitude chartreuse, refusant souvent même la main tendue vers lui pour l'aider.

En 1972, une nouvelle ère s'ouvre dans sa vie: la charge de la direction de la Chaire de Philologie latine lui était confiée. Ce devoir devait visiblement le rendre à la *vita activa*, mais lui coûta cher. Lui, qui était appelé pour représenter la philologie médiévale, devait consacrer toute son énergie pour organiser et garantir l'enseignement du latin classique et les recherches scientifiques qui y sont reliées. Quelle que fût la quantité de temps que ce devoir lui demandât, il traduisit et publia, après un travail zélé, la Chronique de Buda (1973), entreprit un nouveau travail scientifique, celui de la publication critique des œuvres complètes de Janus Pannonius. Ce travail a donné pour résultat un traité sur les genres de Janus Pannonius

(1973), où il essaie de déchiffrer le secret du poète: «Le secret de Janus Pannonius consiste en ce que lui, écrit-il, enchanté par l'esprit de l'antiquité exprimant l'humanisme par des formes classiques, s'est laissé totalement pénétré du monde antique formant et formulant ses sentiments et son esprit tout à fait dans l'esprit de cette vie antique. . . La poésie de Janus Pannonius reste d'une grande valeur jusqu'à ce que le goût de l'antiquité reste vivant.» Ici déjà, il discerne nettement que sans le goût de l'antiquité, la poésie de Janus ne peut, elle non plus, présenter de valeur. Le chercheur du latin médiéval put saisir la base qui était de toute sa vie le sol, et sans quoi le secret de Janus Pannonius non plus, n'eût pu être déchiffré: le latin classique.

En 1972, son organisme fut atteint par une maladie incurable. Il vit les dernières années de sa vie pleinement conscient de l'issue probable. Devant la dernière certitude, le savant prudent, presque timide, devint héros, il regarda en face du sort, travaillant même les dernières heures de sa vie. Dans son dernier discours à l'Université, il nous a laissé son testament scientifique: les recherches médiévales ne devront pas être poursuivies au détriment du latin classique.

Il est parti. Mais, il nous a légué ses oeuvres découvrant les valeurs de notre culture médiévale, ses buts que nous devons atteindre, l'*éros* du savant, son dévouement ascétique à la science et sa solitude du chartreux où le savant peut toujours trouver une société qui dévoile les secrets.

J. HARMATTA